

Marie C. A. WABBES

La femme qui avait
perdu la tête

roman

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 9781537565200

© Marie C. A. Wabbes

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce
livre.

1 LA PÊCHE

Il avait plu toute la journée. Raymond n'était pas sorti. Il s'était lancé dans la réfection des joints des carrelages de la salle de bain. Il avait eu Juliette sur le dos. Maintenant, il y avait une éclaircie. Raymond se décida à aller prendre l'air. Juliette râlait de le voir sortir à cette heure tardive. Elle n'aimait pas attendre pour le repas du soir. Elle aimait manger tôt pour ne rien rater de la soirée télévisée.

Raymond prit sa mallette de pêche troiscasiens et ses deux cannes. Ses bottes étaient déjà dans le coffre de la voiture. Il enfila sa veste huilée et claqua la porte sur les jérémiades de Juliette. Il poussa un soupir de soulagement et se rendit au sous-sol. Il se dirigeait dans la pénombre vers le local à poubelles qui était facile à repérer grâce à son odeur de civette. Lorsqu'il arriva à la hauteur de sa voiture, le garage s'alluma automatiquement. Raymond fouilla ses poches pour trouver la clé. D'une simple pression du pouce, il déclencha le gémissement de l'automobile dont les phares se mirent aussitôt à clignoter. Il déposa son matériel dans le coffre, régla le siège et le rétro avant de démarrer. La radio jouait un vieux tube, il monta le son et commença à respirer. Il roula quinze minutes

environ avant de s'arrêter sur le parking d'un supermarché qui surplombait un canal. Il chaussa ses bottes, prit son matériel et partit vers la rive en sifflotant, attentif à ne pas glisser. La terre était détrempée, l'accès au canal n'était pas commode.

Raymond s'arrêta à son endroit habituel. L'herbe y était couchée. Il installa ses deux cannes. Ses gestes étaient précis, réglés. Les gestes de l'habitué. Il attacha la nasse et la mit à l'eau, puis il s'assit sur la valisette à trois compartiments. Il n'y avait plus qu'à attendre.

Il alluma un cigarillo et le fuma lentement, jouissant de chaque seconde et de chaque volute de fumée, sans pour autant quitter les bouchons des yeux. La fumée chassait les insectes. Juliette ne voulait pas qu'il fume à la maison. « Pouah, ça empeste ton truc, éteins-moi ça ! ». Il l'entendait à distance. Il l'entendait tout le temps à vrai dire, même quand elle n'était pas là ! Elle le poursuivait. Même la nuit, il entendait ses instructions, ses récriminations. Il les entendrait jusqu'à sa mort et peut-être aussi dans la tombe. Comment savoir si ça s'arrêtait ? Si tout s'arrêtait vraiment avec la mort ?

Dans tous les cas, tout était prévu. Juliette avait commandé le double caveau. Sur ces pensées morbides, Raymond sortit une bière du dernier étage de son casier. Il aurait dû en prendre plus, prendre son frigo-box. Il pourrait toujours remonter et aller en acheter d'autres au supermarché, mais maintenant qu'il était bien installé, il n'avait plus envie de bouger. Il se laissa engourdir par la fraîcheur du lieu, l'eau du canal qui

coulait lentement l'apaisait. Agréable torpeur. Un des bouchons s'agita. Il attendit un peu, fausse alerte, le poisson avait seulement taquiné l'hameçon. Raymond rentrait souvent bredouille, mais c'était secondaire. Ce qui comptait, c'était d'être ici, seul, à fumer et à boire. Juliette détestait le poisson. Il ne pouvait pas en ramener à la maison. La plupart du temps, il relâchait ses prises ou bien il les donnait à son ami le héron. Un vieil oiseau qui traînait dans le coin, trop paresseux pour pêcher, il venait se poster près de Raymond et attendait sa pitance.

Tiens, il n'était pas là aujourd'hui ! Raymond scruta le canal en amont, mais ne le vit pas. Le canal n'était plus drainé, un îlot de terre et de débris servait d'abri aux oiseaux. Une poule d'eau fit son apparition suivie de ses petits. Il aimait les petits. Raymond les regarda attendri. Parfois, des enfants -- le cauchemar des pêcheurs sportifs -- venaient le voir pêcher. Ils faisaient trop de bruit, mais Raymond s'en fichait. Il aimait leur parler, leur montrer son matériel, ses leures, ses appâts.

Raymond laissa ses pensées partir au fil de l'eau. Il avait aimé Juliette. Il y a longtemps. C'était une jeune fille bien élevée, inaccessible. Elle était jolie. Il pensait qu'il n'avait aucune chance avec elle. Pourtant, il savait y faire avec les filles. Il savait s'imposer, garder ses distances. Il était lui-même beau garçon, travailleur. Il avait le vent en poupe. Ses parents étaient persuadés qu'il avait une belle carrière devant lui et lui aussi le pensait. Avoir une femme comme Juliette faisait partie d'un grand plan

de vie. Raymond avait mis pas mal d'acharnement à figner son plan et il avait fini par réussir à séduire Juliette, elle s'était laissée conquérir. Ils s'étaient mariés après avoir échangé seulement quelques baisers. Au lit, cela ne s'était pas bien passé. Dès le début, Juliette s'était montrée passive, insensible aux joies de la chair. Elle n'aimait pas faire l'amour. Elle le faisait par devoir, réprimant difficilement son dégoût. Leur union resta stérile. Aussi, après quelques années, elle finit par refuser de se prêter à ces mouvements de va-et-vient qu'elle trouvait abjects. Raymond de son côté n'avait pas fait ses preuves. Il n'avait pas fait la carrière escomptée. Il avait subi une série d'avanies, il ne savait pas comment cela s'était passé. Mais maintenant, il était vieux.

La retraite n'était pas une sinécure. Il aurait bien trouvé un moyen de se débarrasser de Juliette, mais elle avait une santé de fer, il y avait peu de chance qu'elle parte avant lui. Elle pouvait toujours tomber dans les escaliers, mais c'était peu probable. Elle se tenait toujours à la rampe. Il avait pensé divorcer puis il avait réfléchi et trouvé que c'était ridicule à son âge. Ils s'occupaient l'un de l'autre. Sa pension, leurs revenus n'étaient pas très importants, ils ne pouvaient pas se permettre grand-chose, alors vivre avec la moitié de l'argent serait compliqué. Il ne pouvait que subir cette femme qu'il avait tant aimée, il ne voyait que ça, mais parfois, il était tellement exaspéré qu'il avait peur de la frapper. Il ne l'avait jamais fait, mais il craignait, un jour, de ne pas se maîtriser, de déraper.

Plus de touche, ça ne mordait pas. Raymond décida de tenter sa chance un peu plus loin. Il prit son barda et marcha dans les hautes herbes le long de l'eau en prenant garde de ne pas emmêler les lignes. Il allait s'asseoir quand il vit, au milieu de vieilles planches, détritiques et sacs plastiques, la carcasse de son ami le héron. Il eut un pincement au cœur. Il s'approcha, l'animal sentait déjà la charogne. C'est alors qu'il aperçut, à proximité de l'oiseau mort, une valise qui semblait ne pas avoir servi et qui flottait.

Raymond s'approcha, intrigué. Il se pencha pour attraper la poignée qui lui échappa. À cause du poids, il perdit l'équilibre et manqua de tomber à l'eau. Il se ressaisit. Il ne s'attendait pas à ce que sa prise fût si lourde. Il réussit à la saisir par une des roulettes, la tira hors de l'eau et agrippa cette fois la poignée. Dieu, ce qu'elle était lourde cette valise ! Il la fixa, interdit, ne sachant que faire. Il regarda autour de lui, personne, le désert. Il finit par se décider à trouver un nom sur la valise avec l'idée de pouvoir la rendre à son propriétaire. Elle était flambant neuve. Elle était certainement tombée d'un bateau, d'une péniche probablement. Il la retourna avec difficulté, mais aucun indice. Il essaya de l'ouvrir. Les serrures étaient verrouillées. Il essaya le code 0000, souvent les gens gardent le code d'origine, changer la combinaison à l'aide d'un prospectus traduit du chinois dans un anglais approximatif n'était pas à la portée de tout le monde.

Le miracle arriva, la malle s'ouvrit ! Une odeur désagréable lui piqua les narines. Il se dit qu'il aurait dû s'éloigner davantage de la carcasse de l'échassier. La valise contenait un sac-poubelle fermé par de larges bandes de scotch. Raymond prit son couteau de pêche pour découper le scotch et ouvrir le sac. Une odeur pestilentielle lui monta au nez, pris de nausée, il recula. Respirant par la bouche, il s'approcha de nouveau du bagage. Il ouvrit le sac avec la pointe de son couteau. Il ne lui fallut pas davantage pour comprendre qu'il venait de faire une macabre découverte. Il s'éloigna, titubant, laissant sur place ses affaires. Il aurait voulu courir, mais il fut pris de spasmes et se mit à vomir, éclaboussant sa veste et ses bottes. Il n'avait pas de téléphone sur lui. C'était intentionnel, pour que Juliette lui fiche la paix quand il était à la pêche. Il fallait appeler la police. Il avait laissé ses empreintes sur la valise. Il devait prévenir les secours. Il se hâta comme il put, hors d'haleine, il faillit tomber sur le chemin pentu et glissant. Il arriva à bout de souffle devant sa voiture, ouvrit la porte, prit son téléphone resté dans le vide-poche puis hésita, quel numéro devait-il composer ? Il n'avait jamais appelé la police. Il composa le 100, bredouilla quelque chose puis fut renvoyé sur le 101. Il finit par expliquer tant bien que mal à la police de quoi il en retournait et où il se trouvait, ce qui n'était pas si simple. Il les attendrait sur le parking.

Raymond haletait. Il se sécha avec des mouchoirs, essaya de faire un brin de toilette, mais il ne s'était jamais senti aussi piteux. Il se demandait

s'il avait commis un délit ? Puis, il se décida à appeler Juliette qui ne comprit rien. Elle l'engueula immédiatement, l'accusant de leur attirer des ennuis. Il coupa le téléphone alors qu'elle parlait encore. Elle rappela, mais il laissa l'appareil vibrer frénétiquement.

Lorsque le combi de la gendarmerie arriva, Raymond ressentit un réel soulagement, mais aussi de l'appréhension parce qu'il fallait retourner là-bas.

Le commandant et son acolyte le suivirent, mais avant cela, ils le regardèrent d'un air suspicieux et lui demandèrent s'il avait bu. Il titubait, ses jambes tremblaient, elles refusaient de le porter.

La valise n'avait pas bougé. Le commandant, muni d'un masque, enfila des gants, souleva le couvercle et découpa le sac-poubelle qui révéla son contenu : un buste sans tête. Le buste était habillé. Raymond qui était resté à bonne distance vit malgré lui le cou tranché rouge violacé.

Le commandant appela la PJ. Il ne toucha plus à rien en attendant le commissaire, le médecin légiste et toute l'équipe de la brigade du crime.

2 LA RENCONTRE

Je n'y croyais plus. Je pensais que pour moi c'était terminé. J'avais fini par m'y faire. Et puis, un jour, un jour comme un autre, Il est entré dans ma vie.

Au supermarché, un type que je n'avais pas remarqué m'a donné un coup de main. Je n'arrivais pas à accéder au haut du rayon pour attraper un lot de boîtes de mouchoirs en papier. J'ai entendu derrière moi quelqu'un qui m'a demandé s'il pouvait m'aider. Interloquée, je me suis retournée pour voir si c'était bien à moi qu'on s'adressait. Un grand type m'a aidée. Et croyez-moi, ça n'arrive pas tous les jours !

J'ai continué mes courses sans plus y penser et puis je l'ai revu à la caisse. Le hasard fait bien les choses. Il était juste derrière moi dans la queue. Je ne sais pas ce qu'il avait acheté, mais il n'avait presque rien et moi, j'avais pris trop de choses comme d'habitude, j'allais à peine pouvoir tout faire rentrer dans le Caddie. Heureusement, j'avais prévu un sac supplémentaire. J'étais un peu nerveuse en rangeant mes articles parce que je sentais son regard sur moi. Je me doutais qu'il n'était pas derrière moi tout à fait par hasard.

Nous sommes sortis ensemble du magasin et il a allumé une cigarette. Il m'en a proposé une, mais j'ai décliné.

« Attendez, je vais vous aider, c'est trop lourd », il m'a pris le Caddie d'une main ferme. Je l'ai regardé, je l'ai observé, en me demandant si je faisais bien de laisser cet inconnu me donner un coup de main. Puis, je me suis demandé jusqu'où je devais le laisser m'accompagner. Il allait savoir où j'habitais. Mais c'est vrai que c'était lourd. Et puis après tout, il y avait le concierge, je n'étais pas seule. Il n'allait pas monter et vu le nombre d'appartements...

Je continuais ainsi mon petit monologue intérieur. J'avais mal à l'épaule ces derniers temps, le docteur m'avait dit de ne rien porter, de ne rien tirer. J'avais eu une hernie discale, je devais rester prudente. Le gars avait l'air normal, bien de sa personne. Bel homme, quoique pas rasé du jour. Son regard était franc. Il avait un sourire charmeur et vraiment un air convenable.

Très naturellement, on a commencé à papoter. C'était comme si on s'était déjà vus, comme si on se connaissait. De quoi a-t-on parlé ? Aucun souvenir ! Du temps ? Qu'il faisait frais pour la saison, s'il était d'ici ? Si j'achetais toujours autant de courses ? Pour combien de personnes ?

Arrivée devant l'immeuble, j'ai ralenti. Je n'avais aucune envie que le bavardage s'arrête. Je me trouvais bien en sa compagnie.

Il y a trois marches pour accéder à la porte vitrée de l'immeuble. Le type a tout naturellement

soulevé mon chariot et poussé les portes. Devant la deuxième porte qui est toujours verrouillée, il attendait que je trouve la clé dans mon sac. Je me demandais s'il attendait un pourboire ou quelque chose, cela n'avait pas l'air d'être le genre. Je ne voulais pas le vexer et puis je le lui ai demandé -- cela m'est venu tout naturellement --, si je pouvais lui offrir un café. Il m'a dit : « C'est pas de refus ». Nous sommes montés par l'ascenseur. Dans l'étroitesse de la cage métallique, j'ai ressenti un léger malaise, je me suis demandé ce qui m'avait pris, mais je n'avais pas pu faire autrement.

Il faut se fier à son instinct parfois, non plutôt toujours, on ne peut pas se méfier en permanence. On sent quand on peut être en confiance.

J'ai ouvert la porte, il m'a suivie dans la cuisine. J'ai allumé la machine à café. Elle était déjà prédosée, elle allait se mettre en route le lendemain matin grâce au timer. Je lui ai demandé d'attendre une minute que je mette les surgelés à l'abri, et le frais aussi, pas tout, mais le plus fragile, les laitages. Pendant ce temps-là, il m'a demandé où étaient les toilettes. Je lui ai dit : « Dans l'entrée comme chez tout le monde ». Ma remarque l'a fait rire, nous a fait rire. D'ailleurs, je ne sais pas pourquoi on met toujours les W.-C. dans l'entrée. C'est gênant, si quelqu'un sonne, et qu'on est « occupé », le visiteur entend qu'on tire la chasse d'eau, et si on ne le fait pas, bonjour l'odeur, tu parles d'un accueil. Bref, de café en café, on est passé au whisky. J'avais une demi-bouteille en stock. On a commencé à en boire. Moi, je ne bois jamais d'alcool fort. Je préfère

les cocktails ou les mélanges avec du soda, mais je n'avais rien sous la main à part des glaçons. Il a pris son whisky sec.

À un moment donné, je me suis levée parce que je devais quand même ranger les courses, du moins garer quelques produits restés en rade, les légumes, parce qu'avant de les ranger je devais nettoyer le tiroir du bas. Normalement, je nettoie toujours le frigo avant de le remplir, mais au diable les habitudes ! Je titubais un peu. J'ai paré au plus pressé. Il est venu me rejoindre dans la cuisine. Il devait être dix-neuf heures. Le jour commençait à tomber. Nous étions à l'étroit. Il me regardait, appuyé nonchalamment sur l'évier, œuvrer à genou, quand il a dit doucement : « Viens par ici, viens voir ». J'ai tourné la tête. Il avait sorti son sexe.

J'étais totalement surprise. D'abord, ça faisait longtemps que je n'en avais plus vu et en plus, le sien était joli, bien gros, dressé. Comme une gourde je lui ai dit : « qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que tu fais ? » Il me fixait. Bien sûr que j'avais compris. Je me suis tue. Je l'ai pris dans ma bouche. Je n'avais jamais fait ça comme ça, sans préambules, avec un inconnu en plus. Je n'avais jamais pensé faire une telle chose ! Mais franchement, qu'est-ce que j'avais à perdre ? Ma réputation ? À mon âge, quelle importance ? Ma vie de séductrice à soixante ans était derrière moi et là, je me suis dit au diable la morale. Au pire, il allait fuir, me trouver trop facile, me prendre pour une salope. Parfois, il faut savoir saisir l'instant.

3 L'AMOUR

Il n'est pas parti. Il est même resté dormir. Quand je me suis réveillée le lendemain, j'avais un peu mal à la tête, mal partout en réalité. À vrai dire, j'avais super mal dormi. Plus du tout l'habitude de dormir avec quelqu'un. Alors que lui, Frank, dormait comme un loir. Il ronflait, tout détendu.

On ne s'est plus quittés. Frank s'est installé chez moi après de cette première nuit, le jour même de notre rencontre. C'était l'Amour, ça arrive, ça vous tombe dessus et ça ne s'explique pas et ça arrive en vrai, pas seulement dans les films, au moment où l'on s'y attend le moins.

Mon élu s'était quand même absenté plusieurs heures dans l'après-midi pour chercher quelques affaires. Et comme il était parti à regret après m'avoir embrassé plein de fois, comme pour la dernière fois, je craignais qu'il ne revienne pas. Qu'il disparaisse comme il était venu. Je ne savais rien de lui, ni son téléphone ni son nom de famille. Rien.

Épuisée de toutes ces émotions, je me suis mise devant la télévision sous un plaid, en attendant, en espérant son retour. J'adore les séries, un plaisir solitaire que j'ai découvert sur le tard. Avant, je préférerais les films, mais maintenant, en cas

de fatigue ou de coup dur, quelques épisodes d'affilée, et hop, fini les ennuis.

Pas de somme réparateur, je regardais quand même tout le temps ma montre, mais mon Prince est revenu. Il portait pour tout bagage, un gros sac de sport qui avait connu des jours meilleurs. Il avait un regard de chien battu, comme si j'allais le gronder, comme si je n'allais pas le garder.

J'étais si contente. Je ne lui ai posé aucune question. Il m'a demandé s'il pouvait faire une machine : « Bien sûr, fais comme chez toi !

— Excuse-moi, mais où met-on la lessive ? Dans quel compartiment ? C'est standard ces trucs ?

— Non, pas du tout, c'est vrai, c'est idiot, attends, je vais t'aider. »

J'ai bien vu à son air désemparé qu'il n'était pas expert en lessive ni en machine à laver. J'ai vu aussi que ses affaires étaient en vrac dans son sac et que tous ses vêtements étaient froissés et sales.

J'étais tellement heureuse de le retrouver que je ne voulais pas tout gâcher en lui posant des questions. Je ne savais même pas s'il était libre, enfin, je veux dire, célibataire. Je ne savais rien.

On est resté dans le salon à flirter sous le plaid. À un moment, on a eu faim, mais j'étais incapable de bouger, trop fatiguée. On s'est commandé une pizza et des bières. J'avais l'impression d'être une adolescente. À la télé, les images débiles de jeunes hystériques défilaient, une

téléréalité. C'était moins gênant, moins intimidant d'être devant l'écran à faire semblant de regarder une émission plutôt que d'être en tête à tête dans la chambre.

À un moment donné, j'ai compris qu'il cherchait à me prendre de dos ce qui pour regarder le téléviseur n'était pas très pratique. J'avais l'impression que c'était pour ne pas voir mon visage, mais ce n'était pas ça. En fait, il cherchait le passage le plus étroit. Cela m'a gênée, mais je n'ai pas osé bouger. Je l'ai laissé faire. J'avais peur de le contrarier, de le bloquer dans son élan. Mais très vite, ça m'a fait super mal, alors je lui ai demandé d'arrêter, ce qu'il a fait immédiatement. Ça m'a perturbée. Je me demandais pourquoi il cherchait à aller là. Ça m'avait toujours dégoûtée, mais lui, je le trouvais si appétissant, que rien venant de lui ne pouvait me repousser. Je me disais qu'il était peut-être inverti, en fait je ne savais pas. On n'en a pas parlé, mais après cette interruption, il s'est montré plus froid, comme déçu.

Le lendemain, il a recommencé à m'entreprendre au même endroit, mais avec de la crème, il a pris son temps et là, je n'ai pas eu mal, pas vraiment, et lui il a pris un super pied. Quand il a joui, un long râle de contentement lui a échappé, ses yeux se sont révoltés et il s'est abattu sur moi comme une bête morte, comme un Sumo échoué sur un tatami après un rude combat. Puis, au bout d'un moment, j'ai eu mal au ventre, j'ai dû me lever, ça m'a fait comme un lavement.

À la suite de ce rapport, il a été très gentil avec moi, très prévenant. Amoureux. J'ai bien vu qu'il ne quittait pas mon appartement. Il sortait à peine au bistrot de temps à autre, acheter des clopes. Il ne téléphonait à personne, il ne recevait pas d'appel. Il lisait les annonces de Kitrouve. Il cherchait du boulot. Moi, je l'aimais. Je me sentais si bien avec lui. Transformée. Désirante et désirée, belle.

Il m'avait dit qu'il attendait de l'argent de son appartement qu'il avait mis en vente dans le quartier Bel-Air, un beau quartier. Ça devait lui rapporter à peu près 300.000. En attendant, il était à sec. Il m'a demandé si je pouvais le dépanner un peu. J'ai trouvé ça tout à fait normal. J'étais même heureuse de pouvoir le faire. Je ne dispose pas de gros moyens, mais j'ai de quoi vivre. Pas à me plaindre.

Il faisait des projets. Il voulait qu'on s'achète un grand appartement ensemble. Je ne voyais pas l'intérêt, je trouvais que c'était assez grand pour nous deux ici, et puis j'étais habituée au quartier. Mais il avait raison. Si ma fille revenait, on serait à l'étroit. Il avait réussi à me convaincre de mettre mon appartement en vente, comme test, comme ça pour être fixé sur sa valeur. On avait posté une annonce.

Pendant les premiers mois de notre idylle, je n'ai jamais été aussi heureuse de ma vie. J'étais comme dans un rêve. Je marchais sur du coton.

4 LA FEMME QUI AVAIT MAL A LA TÊTE

Je me suis réveillée de nouveau péniblement, comme avant, avant lui. Une barre au front. Le corps gonflé. Tout ankylosée. Après la nuit, mes articulations me faisaient toujours souffrir. Une baleine échouée. Étouffée par mon propre poids comme une éléphante. Mon matelas est définitivement trop dur. Pourtant, je l'avais testé avant de l'acheter. Dans un magasin, c'est difficile de s'en rendre compte. On s'allonge quelques minutes, mais ce n'est pas pareil. Tous les matins, je suis trempée de sueur. Une joie de l'âge. Les suées arrivent par vagues, avec l'éveil de ma conscience. Elles se déclenchent avant que j'ouvre les yeux. Je regarde le plafond qui n'a rien d'extraordinaire, un crépi blanc, une suspension garnie d'un tissu plissé cramoisi. J'entends la voisine, elle me réveille tous les jours. Je ne m'habitue pas aux bruits, même aux bruits familiers. Quand ça s'agite là-haut, la brume de mon sommeil médicamenteux se lève. Le réveil arrive toujours trop tôt et même si j'ai vraiment sommeil, je n'arrive pas à me rendormir. Il me faut me lever, sinon c'est la migraine assurée. Fuir ce matelas de béton qui m'a coûté les yeux de la tête. Ma tête, oohhh, l'impression qu'elle est remplie de